



# forum

erausgin vum  
gesellschaftspoliteschen aarbechtsgrupp  
an der jugendpor lëtzebuerg

Nr.18 15.10.1977

Drôle de question, diront les chrétiens convaincus, alors que d'autres ne se posent déjà plus la question, leur désintéressement même étant leur réponse. Pourtant les statistiques de pratique religieuse (1) le font sauter aux yeux, les slogans proclamant la mort de Dieu le crient à tue-tête, et les nostalgies des Lefebvre et autres intégristes le confirment: la chrétienté est morte. Le christianisme va-t-il mourir pour autant? La question est de taille pour quiconque n'est pas fataliste. Jean Delumeau, dans un livre qui me paraît être un des plus importants écrits depuis le concile, cherche à donner une réponse d'historien à ces questions. Mais se gardant d'entrée de jeu contre le mythe de l'historien neutre, d'un art pour l'art historique, il est évident que dans cette tâche l'historien et le chrétien sont finalement un même homme.

Mais dans la première partie du livre, c'est surtout l'analyste historique - seul compétent en la matière - qui a la parole pour répondre à la première question: qu'était au juste cette chrétienté qu'on dit en agonie? Et alors il apparaît que

la chrétienté n'a toujours été qu'un idéal

du moyen âge, un système politique et sociologique visant à tout régir, depuis les relations internationales jusqu'aux horaires quotidiens des masses populaires. C'était un idéal proclamé par l'Eglise et l'Etat, prescrit même avec violence, mais était-il vécu? Malgré le mythe si tenace d'un Moyen Âge chrétien les efforts missionnaires du XVI<sup>e</sup> siècle et suivants montrent bien que telle n'était pas la réalité: Réforme protestante et Contre-réforme catholique sont deux volets d'un même mouvement de réaction

## Le christianisme va-t-il mourir ?

Propos autour d'un livre de Jean Delumeau

contre le paganisme d'une croyance en un dieu magique et ses saints, compétents pour la protection contre toutes sortes de maux bien terrestres. La chrétienté n'a été qu'un rêve,

la réalité a été bien peu chrétienne.

Depuis Constantin l'Eglise était devenue pouvoir, avec toutes les trahisons du message évangélique qui s'en suivirent: complicités (et conflits) avec l'autorité civile, Etats pontificaux, possessions foncières (face à la pauvreté paysanne!) système fiscal raffiné et oppresseur, Inquisition, antisémitisme, procès de sorcellerie, baptêmes forcés, etc. Mais si tous les efforts tendaient à faire de tous les hommes des baptisés dans l'obéissance du pouvoir ecclésiastique, cela n'était pas sans conséquences sur le plan spirituel même: en effet si la religion devait intégrer tout le monde, si elle était "unanimiste"

sinon totalitaire, elle devait nécessairement glisser vers le syncrétisme, accepter toutes sortes de pratiques (p.ex. feux de la St.Jean, sources dites saintes, etc.) qui n'avaient de chrétien que la façade pour rester d'autant plus payennes dans leur fond, et dans la mentalité de leurs adeptes, c.-à-d., à quelques exceptions téméraires près, de tout le monde. Et dire que ces infidélités à l'Evangile ont été plus ou moins toutes perpétrées en connaissance de cause! Car à toute époque il y a eu des

voix prophétiques avertissant l'Eglise

de ce qu'elle faisait fausse route. Mais elles ont été facilement taxées d'hérétiques, qu'elles se soient élevées contre les richesses de l'Eglise, contre l'existence des Etats pontificaux ou contre la soumission de l'Eglise à tel ou tel Etat. En effet, à côté de cette religion unanime, obligatoire, liée au pouvoir, l'Histoire connaît aussi un christianisme de liberté, volontaire, dynamique, souvent contestataire. Ce n'est que ce parallèle qui nous rend l'image complète de l'Histoire du christianisme. Ainsi, pour prendre un exemple, la Contreréforme tridentine a certes été marquée par une alliance de l'Eglise et du pouvoir politique, par le triomphalisme, le ritualisme (et ses excès jansénistes!), le dogmatisme (face aux protestants), le cléricisme, le silence sur la traite des noirs (pour mieux pouvoir les baptiser!), la culpabilisation des consciences, la pédagogie de la peur (qu'y a-t-il de mieux pour convaincre les paysans ignares d'abandonner leurs pratiques religieuses magiques que de leur faire craindre les peines de l'Enfer?), mais la Contreréforme c'est aussi un vaste effort d'enseignement - le premier depuis que l'Eglise existe -, un clergé mieux instruit et plus vertueux, un renouveau des ordres, de la mystique, de la charité. Et Luther n'était-il pas en quelque sorte un saint non-canonisé, même si son Eglise a connu plus ou moins les mêmes problèmes d'alliance avec le pouvoir, de dogmatisme, etc.

Que de plus normal cependant que

cette illusion de christianisation se brise aujourd'hui.

On peut même se demander si l'effort de christianisation en profondeur opéré depuis le XVII<sup>e</sup> siècle n'est pas une des raisons mêmes de la mort de cette forme de chrétienté: la diffusion de l'instruction (religieuse et autre) - le mérite des diverses congrégations est grand, au Luxembourg aussi, - a rendu inefficace, à la longue, la pédagogie de la peur de l'au-delà. La foi redevient liberté, grâce, n'est plus obligation, routine. La séparation de l'Eglise et de l'Etat s'impose alors (du moins à un auteur français!). Ce mouvement a encore été accentué par un phénomène sociologique: les masses paysannes (c.-à-d. 95% de la population européenne jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle!) sont transplantées d'une campagne - où les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles avaient tout juste commencé d'égratigner la façade chrétienne du paganisme encore bien vivace derrière elle - dans les centres industriels où l'Eglise n'a prévu aucune structure d'accueil(2). Que de plus normal que ces hommes se débarrassent aussi de cette façade pour provoquer alors ce qu'on est convenu d'appeler - bien à tort - la désertion de l'Eglise par les masses ouvrières. Mais de l'autre côté il y aura les chrétiens, moins nombreux, qui retrouvent, libérés de ces hypothèques historiques, la qualité de leur engagement dans la foi. J'y reviendrai.

Voilà en résumé les trois premiers chapitres de l'ouvrage de Jean Delumeau. Ils ont perdu ici leur caractère nuancé et concret qui rend la lecture de ce livre si aisée. Et c'est là une qualité non négligeable, car si la thèse centrale de Delumeau - résumée par l'auteur même dans la conclusion imprimée ci-contre - est depuis longtemps connue par les spécialistes (2), ce qui importe à présent c'est que sa large diffusion entraîne les conséquences pastorales qui s'imposent.

Au quatrième chapitre Jean Delumeau donne lui-même

## quelques indications pastorales

qui sont sans doute discutables, mais le bien-fondé historique de la critique à l'état actuel des choses qui les suscite, est incontestable. C'est ainsi qu'il met en garde de ne pas exclure ceux qui ne pratiquent qu'épisodiquement, car la profondeur réelle de leur foi est insondable. (Voilà qui relativise d'ailleurs aussi les méthodes d'approche "scientifiques" en matière de foi, problème qui est plus amplement traité dans la leçon inaugurale du Collège de France imprimée en annexe.)

Insistons sur un sérieux effort d'oecuménisme - d'autant plus nécessaire que la masses des croyants a depuis longtemps dépassé les querelles dogmatiques bien périmées (et compréhensibles uniquement à qui connaît leurs origines au XVI<sup>e</sup> siècle) -, Delumeau reprend l'idée d'Erasmus de Rotterdam d'un Crédo minimal à partir duquel un sain pluralisme théologique serait parfaitement envisageable et conciliable avec l'Evangile. De même il

plaide pour une réelle démocratisation du gouvernement de l'Eglise catholique et un pluralisme liturgique qui tolère aussi un Mgr. Lefèbvre.

Mais en aucun cas il ne faudrait que se perde le sens du sacré. Delumeau arrive à cet avertissement en guettant les

signes d'espérance dans l'Eglise actuelle,

dont le renouveau charismatique, la multiplication des lieux de recueillement et de prière forts fréquentés ne sont pas des moindres. En effet, si le christianisme comme entité so-

ciologique englobante touche à sa fin, si la déchristianisation comme fin de l'illusion d'une chrétienté totale est bien réelle, Dieu n'est nullement mort aux yeux de Delumeau. La ferveur des chrétiens de l'Est ou de certaines paroisses dynamiques dans nos parages, le nouveau mode de vie de certaines communautés religieuses mieux intégrées dans le milieu civil lui sont tant de signes parmi d'autres. (Y manque il est vrai, le phénomène des chrétiens politiquement engagés et des communautés de base si chères à l'évêque d'Orléans(3).) Si on en parle moins, c'est qu'aujourd'hui la sainteté est devenue clandestine, anonyme. La qualité prime la quantité. Mais, comme l'a montré l'histoire des minorités prophétiques, les chrétiens en auront besoin, car s'ils redeviennent minoritaires, les persécutions aussi reprendront, aux yeux du monde, en effet, la sainteté est synonyme de folie.

Les responsables pastoraux sauront-ils entendre ce message en bien des points prophétique, même s'il vient d'un historien? A entendre et lire certains d'entre eux (4) on est inévitablement reporté à ce que Delumeau écrit de la longue tradition de contestataires vite écartés comme hérétiques. Et il n'est même pas exclu que l'on refuse aussi les recherches historiques de Delumeau, et si ce n'est qu'à cause de son préalable anthropologique: en effet, si la doctrine traditionnelle postule une recherche de Dieu inhérente à la condition humaine, Delumeau est convaincu du contraire: vu la précarité de l'existence paysanne, c.-à-d. de 99% de la soi-disant chrétienté, l'homme ne se préoccupe qu'à peine d'un au-delà même après de gros efforts pédagogiques (omis de surplus jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle). Mais de toutes ces discussions ressurgit toujours la même question:

---

**Parce que la christianisation, en pays dits de « chrétienté », n'avait jamais été complète et ne pouvait pas l'être;**

**parce qu'elle a toujours rencontré des résistances;**

**parce que le christianisme officiel a trahi l'Evangile en devenant pouvoir;**

**parce que la Bonne Nouvelle, de libération était devenue menace et contrainte;**

**la déchristianisation actuelle — affaire, certes sérieuse et grave — ne doit pas constituer pour les chrétiens un motif de découragement. Elle représente plutôt un retour au bon sens et à ce qui est normal du point de vue de l'Evangile. Et elle sera un bien si, grâce à elle, la Parole de salut est désormais présentée dans l'humilité, la pauvreté et la charité à des gens libres de la refuser.**

---

## Qui est un chrétien? (5)

Delumeau marque bien la différence: quiconque est religieux n'est pas nécessairement chrétien. (Les conséquences à tirer de cette première constatation sont déjà multiples: ne pensons qu'à l'Octave de Notre-Dame!) En outre il montre la diversité de formes que le christianisme a connu à travers les temps. (Quand reconnaîtra-t-on la légitimité de cette pluralité, même au niveau théologique?) Dans sa propre définition du chrétien, l'auteur insiste sur "le salut éternel" que le chrétien met au-dessus de toute autre préoccupation, salut passant par le message de d'amour et le sacrifice de Jésus crucifié et ressuscité. Personnellement je regrette que l'auteur ne revienne pas davantage sur cette notion d'amour nécessaire au salut. On comprend cet accent inattendu en lisant les pages au sujet du paganisme aux soucis bien terre-à-terre, qui constituait des siècles durant la réalité d'un soi-disant christianisme(5). Mais la définition que Delumeau donne du chrétien et les perspectives d'avenir qu'il esquisse me semblent être aussi légèrement ambiguës. Elles mènent tout droit au "pluralisme" neutriste de l'épiscopat français et la pratique de vie, à vérifier par celle du Christ, y tient une place bien exigüe. L'"oubli", comme signe d'espérance parmi les autres, de l'existence de plus en plus affirmée de chrétiens dits engagés (cf. supra), risque alors de ne pas être dû au hasard. Dommage, car l'excellente analyse historique ne l'impliquait pas du tout.

Michel Pauly



Jean Delumeau,  
professeur au Collège de France:  
une lecture de l'histoire informée  
par la foi chrétienne.

- (1) Les statistiques françaises qu'emploie Jean Delumeau ont exactement la même tendance que celles publiées (et à paraître) pour le Luxembourg: cf. J. Wagner, Christlicher Glaube der Kirche Luxemburgs: mangelhaft, in "forum" No 14-1977; id., Kirche Luxemburgs - wie steht's um deinen Glauben?, Luxemburg 1975 (Mémoire inédit réalisé pour le synode diocésain)
- (2) cf. m.p., Getaufte Welt = Christliche Welt?, in: Bull. d'information de la Jugendpor, Nr. 11/ 1975 .
- (3) cf. Mgr. Riobé, L'Eglise est invitée au courage, in: Le Monde, 16/2/1977, repris in: "forum" Nr. 11/1975
- (4) cf. e.a. "Die Synode leistete ihren Offenbarungseid", in: "forum", Nr. 17/1975 LW 4.3.1976;...
- (5) Il est intéressant de voir que le numéro d'"Esprit" (avril-mai 1977) sur "les militants d'origine chrétienne", dont un compte rendu paraîtra prochainement ici même, se voit contraint de partir de la même question de l'identité chrétienne (p.5)!

\*) Jean Delumeau, Le Christianisme va-t-il mourir?, Paris, Hachette, 1977.

## Deux inséparables

Faut-il préférer l'émulation idéologique à la compétition idéologique, ou bien le contraire?

Pour en décider, il faut d'abord savoir que la compétition idéologique se matérialise

par le stockage et le commerce désintéressés des armements, qu'on appelle aussi la coexistence pacifique, alors que l'émulation idéologique se matérialise par le stockage et le commerce désintéressés des prisonniers politiques, qu'on appelle aussi la non-ingérence dans les affaires intérieures d'un pays.

Après quoi, on peut choisir entre les deux. A moins qu'émulation et compétition ne soient inséparables comme les deux mamelles de la lactante...

Bernard Chapuis.

in: Le Monde, 23/6/77